

RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

---

A  
T O U S.

---

PARIS.

A LA LIBRAIRIE SAINT-SIMONIENNE,

rue Monsigny, N° 6.

—  
Avril 1852.

N<sup>o</sup>. 700, 4<sup>o</sup>.

FONDS DUBOIS : 4278

RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

---

A

T O U S.

---

PARIS.

A LA LIBRAIRIE SAINT-SIMONIENNE,

RUE MONSIGNY, N. 6.

—  
AVRIL 1832.

CB 208196

1878

RELIGION SAINT-SIMONNIENNE

T O U S .

PARIS

A LA LIBRAIRIE SAINT-SIMONNIENNE

1878

---

A

# T O U S.

---

MOI, PÈRE DE LA FAMILLE NOUVELLE,

Avant de commander le silence à la voix qui chaque jour annonce au monde qui NOUS SOMMES, je veux qu'elle dise qui JÉ SUIS.

DIEU m'a donné mission d'appeler le PROLÉTAIRE et la FEMME à une destinée nouvelle ;

De faire entrer dans la SAINTE FAMILLE HUMAINE tous ceux qui jusqu'ici en ont été *exclus*, ou seulement y ont été traités comme *mineurs* ;

De réaliser l'ASSOCIATION UNIVERSELLE que les cris de *liberté*, poussés par tous les *esclaves*, FEMMES ou PROLÉTAIRES, appellent depuis la naissance du monde.

J'ai parlé d'abord au PROLÉTAIRE.

Au nom de SAINT-SIMON mon Maître, je lui ai annoncé la destruction de tous les PRIVILÈGES DE LA NAISSANCE, qui écrasent le TRAVAILLEUR, et le livrent au bon plaisir de l'OISIVETÉ;

La fin des GUERRES qui le déciment, et qui arrosent de son sang la terre déjà baignée de ses sueurs et de ses larmes;

Le terme de cette CONCURRENCE haineuse qui enfante la banqueroute et la misère, le crime et l'échafaud.

J'ai dit; mais je parlais pour être entendu surtout par ceux qui les premiers devaient entendre; par ceux qui ont puissance d'affranchir et qui dominant, d'associer et qui divisent, de moraliser et qui perdent.

J'ai dit; et ils se sont efforcés de ne pas m'écouter; mais ma parole est entrée malgré eux dans leurs oreilles, et s'échappe à leur insu de leur bouche.

Je puis donc leur laisser aujourd'hui le soin de la répandre.

Hommes de tous les partis, je vous ai entraînés sur un terrain nouveau; je vous y laisse; vous avez besoin de vous y voir face à face, et d'y chercher vainement le guide qui vous y a conduits.

Je vous affirme que, dès ce jour, il n'est plus d'autre POLITIQUE pour vous que celle qui nous a été enseignée par NOTRE MAÎTRE, et que depuis sept années nous avons proclamée sans relâche.

Le gouvernement PARLEMENTAIRE et son mysticisme bourgeois se meurent;

La RÉPUBLIQUE et son anarchie populaire ne peuvent naître;

La LÉGITIMITÉ et ses privilégiés de château ne ressusciteront point;

TOUTES LES INSTITUTIONS SOCIALES DOIVENT AVOIR POUR BUT L'AMÉLIORATION DU SORT MORAL, PHYSIQUE ET INTELLECTUEL DE LA CLASSE LA PLUS PAUVRE ET LA PLUS NOMBREUSE;

A chacun le TRAVAIL selon sa VOCATION, et la RÉTRIBUION selon ses ŒUVRES.

Voici la CHARTE d'ÉGALITÉ et de PRIVILÈGE de l'avenir.

Il n'est plus d'autre POLITIQUE, vous dis-je ; car du moment où j'aurai cessé de mettre *chaque jour* sous vos yeux cette feuille où , depuis seize mois, je fais graver en caractères toujours nouveaux la CHARTE D'AVENIR ; du moment où le *Globe*, que je vous ai contraints à lire en vous le *donnant*, aura cessé de paraître , chacun de vous retrouvera chez lui quelques lambeaux de cette feuille, qu'il lira haut , comme son œuvre.

Encore une fois je vous affirme qu'il n'est plus d'autre POLITIQUE ; car notre héritage est un arsenal où ceux qui veulent *détruire* trouveront des armes plus puissantes que toutes celles qu'ils ont employées jusqu'ici ; et c'est aussi un trésor de force et de richesse où ceux qui veulent *conserver* et *construire* trouveront des matériaux plus beaux que les plus beaux débris du passé , plus solides que les mesquins replâtrages de nos jours.

J'ai parlé ensuite aux FEMMES.

Je leur ai demandé d'écouter avec bienveillance, avec respect, l'homme dont la vie est consacrée à détruire la PROSTITUTION ;

De recevoir avec bonté, avec amour, la parole de cet homme qui veut aussi délivrer le monde de l'ADULTÈRE ;

De m'entendre et de m'aimer, enfin, moi, qui ai la sainte prétention de sauver le faible de la *violence*, parce que je suis FORT ; et le fort de la *fraude*, parce que je suis VRAI.

Or il est encore bien des hommes qui considèrent l'ESCLAVE, le SERVITEUR et le PROLÉTAIRE, comme leur PROPRIÉTÉ, et qui réclament la *fidélité* et le *dévouement* de cette propriété vivante, en échange de la protection hautaine et du méprisant patronage qu'ils exercent sur elle : toutefois le nombre de ces hommes a diminué chaque jour devant la prédication de la FRATERNITÉ chrétienne.

Mais, depuis la fille des ROIS jusqu'à celle du PEUPLE, je ne sache point qu'il existe une FEMME de laquelle l'homme ne se croie en droit d'exiger *fidélité*, *dévouement*, *obéissance*, en échange de l'insultante TUTÈLE que sa superbe *raison* et sa *force* brutale dai-

gnent accorder à l'être qu'il regarde comme un enfant sans force et sans raison.

Devais-je donc m'étonner d'entendre couvrir de cris outrageans l'appel d'affranchissement et d'égalité que j'adressais aux femmes? Oh! non; je me confiais encore plus au retentissement de ces injures d'HOMME, lancées contre le libérateur de la FEMME, qu'à l'éclat de ma parole même.

Je livre aux FEMMES cet héritage de LIBERTÉ. Je sais quelle a été jusqu'à ce jour la puissance destructive de ce mot de LIBERTÉ, jeté au milieu d'esclaves enchaînés et bâillonnés; mais, grâces à DIEU, les esclaves ici, ce sont des femmes, et ce n'est point par le désordre et la brutalité qu'elles triomphent.

Une phase de ma vie est aujourd'hui accomplie; j'ai PARLÉ: je veux AGIR. Mais j'ai besoin pendant quelque temps de repos et de silence.

Une nombreuse famille m'entoure, l'APOSTOLAT est fondé;

Je prends quarante de mes fils avec moi; je confie à mes autres enfans le soin de continuer notre œuvre dans le monde, et je me retire.

Je me retire dans le lieu même où s'est passée mon enfance, sur l'une des hauteurs qui dominent PARIS; car je veux encore entendre et voir ce berceau du nouveau monde, et j'aime aussi à retrouver les souvenirs de ma vie passée, elle est bonne et douce à révoir.

L'HOMME qui vous parle a vécu au milieu de vous, sa vie n'a pas été solitaire; il a été connu de beaucoup d'entre vous, et parmi ceux-là il n'en sait pas un seul qui ne l'ait aimé: pourtant cet HOMME est livré aujourd'hui aux risées et aux calomnies du monde.

Sa mère le berçait d'un nom de bonheur, parce qu'il souriait en venant à la vie; DIEU entourait ses jeunes ans de plaisirs et de richesses; son frère, enfant de poésie, le nourrissait d'harmonie et de lumière; et son enfance et sa jeunesse étaient heureuses au milieu d'enfans et de jeunes hommes à qui son amitié

était douce : pourtant aujourd'hui , cet HOMME , vous l'abreuvez de sarcasmes et d'outrages.

Il a *su* ce que savent les hommes de SCIENCE , il a vu et fait ce que font les hommes d'INDUSTRIE ; il a paru dans vos réunions et dans vos fêtes , et jusque sur vos champs de bataille , avec ses frères de votre GRANDE ÉCOLE ; tous , vous êtes venus à lui avec amour , parce que vous sentiez qu'il vous aimait ; tous , vous avez eu confiance en lui , parce que vous lisiez dans son âme ; et voilà qu'aujourd'hui , parce que cet HOMME prétend , AU NOM DE DIEU , MORALISER votre vie , voilà que vous lui jetez le mépris et l'injure.

Celui qui fut AIMÉ de vous ne vous demandera pas *raison* de votre *inconséquence* ; il attendra et agira.

Songez que l'homme qui annonce au monde ce que je vous promets , et qui , en si peu de temps , a fait partout retentir sa parole ; songez que celui-là ne peut être accusé d'*insanie* ; car ses accusateurs , en s'occupant autant de lui , auraient confessé d'avance leur propre *folie* ; écoutez donc encore une fois , avant que je me retire du milieu de vous.

Vous n'avez plus d'AUTELS , les TRÔNES sont ébranlés , les FAMILLES se déchirent ; DIEU , les ROIS et l'AMOUR ne sont plus. Une RELIGION nouvelle , une POLITIQUE nouvelle , une MORALE nouvelle , voilà ce que je vous apporte ; et moi seul je pouvais vous les donner , parce que vous m'avez aimé et parce que je vous aime.

L'homme qui ose parler ainsi doit être écouté ; car il a déjà prouvé qu'il savait se faire entendre.

Vous avez sa *parole* , vous aurez bientôt ses *actes*.

Mais , je vous le répète , je veux me reposer et me taire ; car , pour parler vous-mêmes , vous avez besoin de mon silence.

Je me retire donc avec mes enfans ; gloire à eux ! qui aident si puissamment leur PÈRE à accomplir la volonté de DIEU.

CHERS ENFANS ,

Ce jour où je parle est grand depuis dix-huit siècles dans le

monde; en ce jour est mort le DIVIN LIBÉRATEUR DES ESCLAVES.

Pour en consacrer l'anniversaire, que notre sainte retraite commence; et que du milieu de nous, la dernière trace du SERVAGE, la DOMESTICITÉ disparaisse.

ENFANTIN.

---

CONVOCAŒION.

Notre PÈRE SUPRÊME nous ordonne, à nous ses apôtres, membres de son collége, de convoquer à Paris, pour le 1<sup>er</sup> juin, tous les hommes et toutes les femmes qui nous aiment et qui mettent en nous leur espoir.

Nous rompons à certains jours notre retraite pour les réunir autour de nous, et leur annoncer la vie nouvelle que nous aurons conçue; qu'ils se préparent à passer un mois près de nous pour recevoir l'inspiration des œuvres à faire; que sur leur route, pèlerins nouveaux, ils proclament le but de leur saint voyage.

MICHEL CHEVALIER.

BARRAULT.

CHARLES DUVEYRIER.

GUSTAVE D'EICHTHAL.

FOURNEL.

HOART.

BOUFFARD.

EDMOND TALABOT.

LAMBERT.

STÉPHANE FLACHAT.

---

Nos bureaux, notre caisse, notre centre de correspondance, restent rue Monsigny, n° 6, siège de notre administration, dont la direction est confiée à MICHEL CHEVALIER et à BOUFFARD pendant le temps de notre retraite.

---

NOTRE PÈRE nous a chargés de tenir la salle de l'Athénée, place

Sorbonne, qui est construite en amphithéâtre, à la disposition des SAVANS qui auraient à faire des cours publics, et de la leur livrer *gratuitement*.

Nous demandons aujourd'hui à M. le procureur du roi l'autorisation de disposer de la salle Taitbout, afin de la remettre *gratuitement* aux ARTISTES pour des concerts ou des expositions de tableaux.

---

### MICHEL CHEVALIER, APOTRE.

Notre *politique* est maintenant acquise au siècle. Nos enseignemens et prédications, nos missions, nos écrits divers, et surtout le *Globe*, dont je me glorifie d'avoir été le directeur sous l'INSPIRATION de NOTRE PÈRE, en ont déposé le germe en bien des esprits. Bien des cœurs sont préoccupés des sentimens d'association que nous avons répandus. D'autres que nous peuvent se charger maintenant d'infiltrer au monde cette *politique*, et nous sommes sûrs qu'ils le feront, chacun suivant sa nature.

Lorsque nous nous serons tus, la fantasmagorie parlementaire disparaîtra des discussions publiques, la question de la réorganisation sociale en vue du *travail* deviendra la question capitale. La plupart des journaux se mettront à débattre le compte des *oisifs* et des *travailleurs*. Celui-ci se portera défenseur exclusif du *travailleur* en général et en particulier du *prolétaire*; celui-là plaidera pour l'*oisif*, et en fera ressortir le mérite spécial. Il y aura certainement de la part de quelques écrivains un débordement de radicalisme assez large pour faire tressaillir la *propriété*. Il y aura de la part de quelques autres une insensibilité aristocratique nauséabonde. Le plus habile sera celui qui, suivant la ligne que nous avons nettement tracée en dernier lieu, rendra justice à tous.

les partis et les révélera les uns aux autres par leur élément progressif, embrassera dans sa sollicitude les intérêts du *maître* et les intérêts de l'*ouvrier*, ceux du *riche* et ceux du *pauvre*, ceux de l'*oisif* et ceux du *travailleur*, et se donnera pour mission de concilier tous ces intérêts et de les fondre ensemble, de dissiper les alarmes des uns et de tempérer la fougue des autres. Celui qui ainsi animé du sentiment de l'ASSOCIATION UNIVERSELLE des peuples, des classes, des partis et des individus, aura puissance de tenir son langage à la portée du plus grand nombre, et fera consister sa préention dans la simplicité et la popularité de son discours; celui-là aura un prodigieux succès, et rendra un service immense.

L'œuvre politique capitale consiste aujourd'hui à convertir la masse de la population et surtout les gens qui ont une existence acquise et qui craignent de la voir troubler, les classes amies de l'ordre et de la paix, les fonctionnaires, les propriétaires et les rentiers, la propriété et la bourgeoisie, à un régime nouveau où elles trouvent satisfaction à leur amour de l'ordre, à leur humeur paisible et à leurs goûts de bien-être : car il est manifeste maintenant à ces classes comme à toutes les autres que la restauration et le système actuel ne sont que des replâtrages qui ménagent la transition entre un passé *guerrier* et un avenir *industriel*. Il y aura ainsi à leur montrer comment il serait possible de passer de l'état présent à une organisation nouvelle, fondée sur nos principes du *travail* et de la *capacité*, sans bouleversement de la machine gouvernementale, et en garantissant quiconque est maintenant *oisif*, jeune ou vieux, petit ou grand, contre une dépossession brutale. C'est ce que je vais établir, en répondant à la question qui nous a été adressée souvent, *Que feriez-vous si vous étiez gouvernement?*

---

#### L'ADMINISTRATION ACTUELLE. — LA CENTRALISATION.

Il est admis en principe aujourd'hui par le plus grand nombre que le système d'administration tel qu'il a été établi par Napo-

l'éon et tel qu'il subsiste encore, est radicalement vicieux, qu'il faudrait l'abattre pour le réédifier sur nouveaux frais, que la centralisation est une monstruosité. Tout cela est fort exagéré. Sans doute il y a lieu à améliorer le mode actuel d'administration; sans doute la centralisation actuelle offre de graves inconvéniens: elle entraîne surtout une intolérable lenteur; mais il n'y a pas de milieu entre la centralisation, c'est-à-dire l'unité, et l'anarchie. Il ne s'agit pas de détruire la centralisation, c'est-à-dire de morceler la France; il s'agit de transformer la centralisation de telle sorte qu'elle laisse le mouvement, la spontanéité, la vie, à la circonférence aujourd'hui inerte et passive autour du centre. Le mécanisme administratif actuel fonctionne régulièrement; le briser serait extrêmement funeste.

Il faut donc de la centralisation, j'ajouterai même qu'aujourd'hui il serait fort difficile d'administrer la France sans une centralisation serrée, vu la composition présente du personnel administratif. Avec un régime de secousses, de révolutions grandes et petites et de reviremens ministériels, tous actes auxquels préside un esprit de parti fort exclusif, les fonctionnaires publics sont sans racines dans le sol. Il y a des séries très-mobiles de destitutions et de changemens. Depuis deux ans, par exemple, plusieurs milliers de fonctionnaires ont été congédiés et remplacés par un nombre égal d'hommes qui avaient leur apprentissage à faire, et dont un grand nombre n'avaient nulle aptitude à leur succéder. En fait, depuis vingt ans, il y a toujours dans les fonctions publiques un nombre considérable d'hommes très-novices ou peu capables. L'opposition d'ailleurs se tient à l'affût des bévues, pour les promulguer, et les grossir assez souvent. Voilà pourquoi les ministres, afin de mettre leur propre responsabilité à couvert, évoquent à leurs bureaux la plupart des décisions au risque de réduire les autorités secondaires à l'état d'instrument, et nonobstant une perte de temps préjudiciable; et les personnes qui sont au courant de la bureaucratie savent si c'est à

tort ou à raison qu'ils les évoquent. Pour moi qui pendant deux ans ai assisté aux délibérations du conseil-général des mines, j'affirme qu'à ce conseil la moitié au moins des décisions prises par les autorités locales étaient modifiées et l'étaient à propos. Le mal est donc moins dans le lien qui unit les points de la circonférence au centre, quoique souvent ce lien soit lourd et peu élastique, qu'il n'est dans l'absence de vitalité des administrations locales et dans le préjugé qui oblige chaque gouvernement, chaque ministère, à destituer en bloc les fonctionnaires de l'administration précédente pour les remplacer par des hommes *bien pensans*.

Les administrations locales sont nécessairement inertes parce qu'elles sont étrangères à ce qui fait la vie des localités, à leur activité dans l'ordre de l'industrie, de la science et des beaux-arts. L'administration centrale est une grande roue qui tourne, qui ramasse régulièrement des impôts, recrute l'armée, dresse des listes électorales, et d'où, à l'aide d'une détente, le ministère fait partir circulaires, préfets, procureurs du roi et gendarmes. Les préfetures sont quatre-vingt-six petites roues engrenant avec la grande, ayant toutes même diamètre, tournant toutes de même vitesse et faisant mouvoir à leur tour une troisième série de roues qu'on appelle des mairies, qui toutes aussi ont la même allure. Tout cela est un mécanisme fort bien conçu et qui ferait honneur à un Vaucanson; mais c'est d'une uniformité désespérante et écrasante. Ce serait parfait si la surface de la France était, par exemple, un grand carré bien plat qu'on pût partager en quatre-vingt-six carrés égaux, subdivisés eux-mêmes en quarante mille petits carrés pareillement égaux entre eux, tous couverts d'hommes et de femmes de même taille, de même caractère, véritables automates exécutés sur un seul et même modèle, dont les mouvemens auraient été mis à l'unisson; mais c'est détestable, c'est pauvre, c'est *mort* pour des peuples *vivans*, voués à des œuvres très-diverses, de très-diverses humeurs, sur un sol très-égal de configuration et de nature, et par des climats très-divers. Cela est si vrai qu'il serait impossible, dans l'état actuel des chô-

ses, de donner la définition d'un fonctionnaire. Nous disons, nous : « Le maire, tel que nous l'instituerons (1), sera le *chef industriel de la cité*, comme autrefois il était le *prevôt des marchands*, ce qui était beaucoup moins large. » Mais qui peut définir, nommer un maire de 1814 ou de 1828 ou de 1832? qu'en peut-on dire? sinon que c'est un appareil mécanique donnant des passeports, tenant registre des naissances, décès et mariages, tirant au sort la conscription, et disant aux princes, à leur barbe, dès qu'il s'en présente, qu'ils sont les meilleurs princes que la terre ait jamais vus. De bonne foi, comment serait-il possible que ce mécanisme, en dehors des prévisions et des conseils duquel s'accomplit l'œuvre sociale, qui est étranger à l'éducation de l'école et du temple, du théâtre et de la presse, exerçât de l'influence dans son milieu, c'est-à-dire s'y fit *aimer*, et par conséquent *VÉCUT*.

Aux temps féodaux, l'unité gouvernementale subsistait peu, mais l'autorité locale avait sa vie propre; il y avait alors en réalité des ducs de Guienne, de Normandie et de Bourgogne, des comtes de Toulouse, de Flandre et de la Marche. Chacune des divisions du territoire avait un rôle militaire particulier, déterminé dans l'action militaire générale du royaume. Ce rôle militaire était sa *VIE politique*, et le seigneur était le cœur de cette vie. La province était une *individualité* harmonieusement et étroitement accouplée à l'*individualité* du seigneur; la province donnait son *nom* au seigneur, et le seigneur imprimait son *caractère* à la province. Aujourd'hui le gouvernement n'est plus guerrier, et il ne comprend pas encore que l'autorité nouvelle doit avoir le caractère industriel. De là l'aspect bâtard de ses fonctionnaires. Ils consomment tout leur temps dans une même région imaginaire, à travers le vague et le faux, sans lien aucun avec les populations qu'ils administrent. Si on eût proposé à un roi du vieux temps, en supposant qu'il en eût eu la puissance, de faire passer, dans un délai de quinze jours, quelqu'un

---

(1) Voir l'*Économie politique* de NOTRE PÈRE, 127.

de ses grands vassaux du duché de Bretagne au duché de Lorraine; du comté de Roussillon au comté de Vermandois, il eût haussé les épaules comme d'une folie, et le sol des provinces eût tremblé comme le sol d'une forêt d'où l'on arrache un chêne séculaire aux cent racines profondes; tandis que s'il plaisait à M. Périer d'ordonner par le télégraphe à MM. Gasparin et Méchin de se mettre en route dans le délai de deux heures, le premier pour Lille, le second pour Lyon, personne au monde, même parmi les Lillois et les Lyonnais, n'y trouverait quelque chose d'extraordinaire, et le service n'en souffrirait pas. Un département peut dire à son préfet: « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » On appelle ces fonctionnaires préfets du Rhône, du Nord, de l'Isère, du Loiret; ils ne sont préfets de rien; ils sont préfets purement et simplement, êtres nomades, sortes de sylphes administratifs fort dociles, allant et venant sans bruit sur un sifflement d'une excellence; ou encore roues coulées dans le même moule, toutes également propres à être ajustées sur les quatre-vingt-six axes posés aux chefs-lieux des quatre-vingt-six préfectures; comme ces pièces du matériel de l'artillerie française, qui toutes sont semblables les unes aux autres, et taillées avec une admirable précision, à tel point qu'on peut exactement assembler telle portion d'un affût construite à l'arsenal de Strasbourg avec l'autre portion construite dans les ateliers de Toulouse.

Et ce que nous disons des préfets est vrai de tous les fonctionnaires de l'ordre administratif, financier et judiciaire: car un receveur-général, par exemple, est sans action, au moins *directe*, sur le mouvement industriel du pays qu'il habite, et sans relation *officielle* avec les banquiers qui l'entourent.

Les légitimistes sentent fort bien l'inconvénient de l'organisation actuelle de l'administration. Ils voudraient constituer des pouvoirs locaux qui fussent la représentation ou la personnification des localités, afin de vivifier les *provinces*, comme ils disent. Le vœu est honorable assurément; mais c'est dans le *suffrage*

*universel* qu'ils cherchent le moyen de régénérer l'administration, et dans la *Gazette* ils le réclament vingt fois par jour. Comme tactique c'est faible, car on n'allèche plus les gens avec les scrutins; le public en est saturé, *on en a mis partout*. Comme efficacité ce n'est guère supérieur au procédé offert par les niais du *Constitutionnel*, qui prétendent que tous les maux de la France proviennent de ce qu'il reste des carlistes en place. En vérité tout le monde sait aujourd'hui ce que sont les élections populaires; on sait ce que vaut l'aune du *suffrage universel*, et comme quoi il n'y a rien de moins *universel*, puisqu'en dernière analyse tout y est enlevé par les intrigues de deux ou trois meneurs. On ne peut refaire l'administration qu'en vue d'un but donné, d'une œuvre déterminée. Avant de savoir *comment* on élira, il faut savoir positivement *pourquoi* on élira; si ce sera pour guerroyer contre l'Angleterre, par exemple, ou si ce sera pour constituer entre les peuples et les provinces une confédération industrielle. Ce point une fois éclairci, il resterait à examiner si ce sont jamais les masses qui ont fait surgir du milieu de la foule les hommes capables de les conduire, ou si elles ont fait autre chose qu'*accepter* leurs chefs; si l'initiative doit venir de ceux qui ont besoin d'être initiés ou de ceux qui sont initiateurs.

## ADMINISTRATION NOUVELLE.

Les administrations locales auront de la vie et les localités exerceront leur spontanéité lorsqu'il sera entendu que la politique, ou pour mieux dire l'*administration*, a pour objet le développement des intérêts *industriels* des peuples. Ce principe posé, on trouvera aussi absurde qu'un homme ait la prétention d'être le premier magistrat de la Seine-Inférieure, par exemple, en restant étranger à la fabrication et au commerce des cotonnades et des draps, qu'il le serait de mettre un évêque à la tête d'un régiment de carabiniers ou de housards.

Alors toutes les lois, tous les réglemens seront conçus et interprétés dans le sens le plus favorable au développement du *travail* et à une équitable *répartition* des produits. Ils tendront à l'*harmonisation* de tous les efforts et de tous les intérêts. Le budget, qui est aujourd'hui une charge pour l'industrie, tournera à son bénéfice, car il aura pour but les dépenses les plus profitables au bien-être des travailleurs. Alors, en dépit des axiomes du gouvernement à bon marché, il sera entendu que le gouvernement le plus économe n'est pas celui qui dépense le moins, mais celui qui dépense le mieux.

Alors un peuple qui voudrait se suffire à lui-même paraîtra aussi peu éclairé qu'un homme qui tiendrait à fabriquer *seul tous* les objets nécessaires à ses besoins. Alors la diplomatie aura pour objet non plus d'équilibrer les puissances, c'est-à-dire de les contenir par la peur les unes des autres, mais de les associer, de faire cesser la concurrence de peuple à peuple, non moins fatale que celle de boutique à boutique, en combinant et divisant la production suivant les goûts, les aptitudes et les ressources naturelles de chacun, en multipliant les échanges et les rapports des hommes entre eux, de manière à préparer le jour où il n'y aura sur la terre qu'un atelier, qu'une famille.

Alors le chef politique d'un département ou d'une province aura pour fonction de présider au mouvement industriel de la division qui lui aura été confiée, et de combiner les divers services publics, finances, voies de communications, éducation publique, hygiène, associations diverses en vue des besoins du TRAVAIL et de l'avantage des *travailleurs*; alors il contractera UNION avec la localité, il la marquera de son *empreinte* et en tirera un *nom*.

Alors le ministère des finances sera autre chose qu'une pompe aspirante. On n'y aura plus peur des emprunts et on les préférera aux impôts, parce qu'on saura que l'emprunt prend les capitaux où ils sont, et l'impôt là où ils ne sont pas. On fondera le *crédit* public, non sur la chimère de l'amortissement, mais

sur la confiance qu'inspireront la moralité du gouvernement et son habileté à développer les intérêts de tous et de chacun. On concevra qu'une association des receveurs-généraux puisse avoir un autre objet que l'agiotage. Cette association, que M. de Villèle avait constituée naguère sous le titre de *syndicat*, sera réédifiée sur une échelle croissante et dotée par l'état lui-même. Le mur qui sépare le trésor public de la banque, les recettes générales et particulières des banques départementales et communales s'abaissera. L'administration des finances publiques, considérée comme institution de *crédit*, présentera une force colossale, et toutes les banques particulières viendront s'y appuyer et peu à peu s'y fondre; de sorte que peu à peu se préparera l'ordre de choses où les travailleurs seront tous commandités par l'état. Alors par la même raison tout receveur-général deviendra un puissant chef de banque chez lequel la plupart des travailleurs de la province et tous finalement auront un crédit. X

Alors on ne recrutera plus les hommes pour leur enseigner l'art de *détruire* et de *tuer*, mais pour leur apprendre la *production*, la *création*. Les régimens deviendront des écoles d'arts et métiers où tous pourront être admis dès l'âge de seize ans. Les artilleurs seront les mécaniciens et les fondeurs de métaux; les fonderies de canons deviendront des fabriques de machines à feu et de bateaux à vapeur; la cavalerie formera le corps des laboureurs, des charrois, des postes, des voitures publiques; les soldats du génie seront les mineurs; les pontonniers suspendront des ponts de fer sur le lit des fleuves; l'infanterie de ligne embrassera une longue série de professions. Le dépôt de chaque régiment sera placé dans la localité où l'industrie qu'il représentera sera le plus avancée. L'armée, en subissant ces modifications graduelles, conservera costume, musique et fêtes. Sa discipline toute guerrière s'adoucirà peu à peu. On maintiendra provisoirement le maniement des armes comme exercice gymnastique. L'armée englobera ainsi, en le dépouillant de son caractère d'étroitesse et de rivalité, le *compagnonage*. Les officiers de chaque régiment ouvriront dans tou-

tes les villes où ces *soldats travailleurs* tiendront leur garnison, des cours analogues à ceux que M. Charles Dupin créa sur beaucoup de points; établissemens très-peu coûteux, et qui, partout où ils ont été l'objet d'une sollicitude sérieuse, ont produit d'admirables résultats. La ville de Metz en offre un bel exemple.

Alors s'organisera l'industrie *atrayante et glorieuse*, et les régimens tendant à s'assimiler par voie d'engagement tous les ouvriers, il y aura tendance à ce que l'état devienne le dispensateur général du *travail*, de la *rétribution* et aussi d'une *retraite* accessible à tous.

Alors aux écoles actuellement placées dans les attributions du ministère de la guerre, qui deviendra le ministère de l'industrie, a savoir, l'Ecole polytechnique, l'Ecole de Saint-Cyr, les Ecoles de Metz et de Saumur, celle d'état-major, on joindra celles qui ressortissent des autres secrétaireries d'état, l'Ecole des ponts-et-chaussées, celle des mines, celles de Nanci, de Châlons, d'Angers, d'Alfort, de Saint-Etienne; on grossira ce noyau de diverses institutions particulières, telles que l'Ecole de Roville et celle des Arts-et-Manufactures récemment fondée à Paris par des hommes très-capables. Ces écoles seront refondues et développées sur un plan unitaire, de manière à représenter l'encyclopédie de l'industrie et chaque profession selon son importance; des usines et ateliers y seront joints. Elles recevront pour destination de former des chefs de travaux dans tous les genres. Dès l'origine, une somme annuelle de trois millions sera consacrée à l'entretien de trois mille boursiers répartis dans ces diverses écoles, sans préjudice des élèves qui pourront s'entretenir à leurs frais. Les bourses seront délivrées par voie de concours public. Peu à peu la prévoyance sociale se substituant à la prévoyance de la famille, cette dotation recevra de successifs et considérables accroissemens.

Alors seront assimilés aux services publics, pour s'y confondre graduellement, beaucoup d'entreprises d'utilité générale

formant aujourd'hui l'objet de spéculations ou d'opérations particulières, et qui exigent certains travaux et certaines dépenses qui s'accomplissent déjà dans les administrations publiques. Telles sont les caisses de prévoyance et d'épargne, les compagnies d'assurances, les messageries; telles sont les associations ayant pour objet l'exécution ou l'exploitation de canaux, ponts et chemins de fer, le dessèchement des marais, le défrichement ou la plantation des forêts.

Alors les querelles de partis s'amortiront, car l'exaspération publique est impossible avec une administration vouée exclusivement et directement à la prospérité et au bien-être des peuples; alors la presse cessera d'être un sujet d'alarmes pour les gouvernans; elle deviendra un prodigieux instrument d'éducation publique. Alors le gouvernement pourra, sans exciter les craintes des classes paisibles qui redoutent le scandale, abolir tous cautionnemens, droits de timbre et de poste, ainsi qu'une pénalité absurde. Alors la presse elle-même s'habitue peu à peu à réclamer de lui conseils et inspirations, et il acquerra près d'elle une direction de fait, une paternelle censure.

Alors l'autorité étant entourée de la confiance générale, il n'y aura qu'une voix pour réclamer la suppression des entraves opposées à l'action de gouvernemens méchans ou plutôt inhabiles, et qu'on nomme des *garanties*; car ces garanties ne peuvent empêcher une *mauvaise* direction qu'à la condition d'empêcher toute direction. Il n'y a qu'une méthode *absolue* d'interdire à un homme la possibilité de tout mouvement vicieux, c'est de le garrotter; et un homme garrotté est également incapable de bien et de mal. Il n'y a de garantie politique réelle que dans la moralité et la capacité des gouvernans, et la publicité en est l'expression. Or parmi toutes les garanties écrites la plus gênante consiste dans le formulaire parlementaire et dans la méthode des discussions et délibérations avec discours écrits et amendemens entre quatre cents membres et plus. Toutes les lois s'y gâtent, s'y

noient ou s'y perdent. Alors donc une vaste latitude sera laissée au pouvoir moyennant une publicité indéfinie. Les projets de lois élaborés dans le conseil d'état, dont les séances seraient publiées, discutés et retournés par une presse consciencieuse et compétente, seront apportés devant un corps législatif élu d'après les principes de la *capacité* positive et du *travail*. Une commission nommée par ce corps et formée d'hommes entendus en la matière, auxquels leurs collègues communiqueront leurs observations, soumettra le projet à un nouvel examen de concert avec les commissaires du gouvernement. L'assemblée entière dira ensuite oui ou non.

Alors disparaîtra cette opinion généralement répandue, qu'on peut devenir fonctionnaire public sans apprentissage; alors chaque fonctionnaire sera solidement assis en sa place, et il y sera retenu par une masse d'intérêts et de sympathies d'autant plus considérable qu'il occupera un rang plus haut dans la hiérarchie, et qu'il sera plus digne de son rang. Il y aura toute sa vie profondément engagée, joies et peines; et un fonctionnaire éminent ne comprendra pas qu'il ait été un temps où les magistrats les plus élevés étaient si peu liés à leurs fonctions, que sur le prétexte de vaines dissidences métaphysiques, un ministre pût les congédier du matin au soir, sans qu'il en résultât notable lésion des intérêts, soit de l'état soit des travailleurs.

#### CONSTITUTION DE L'ADMINISTRATION NOUVELLE.

C'est d'après ces bases que nous concevons un remaniement successif de l'administration, et ce serait assurément chose douce.

Supposons un programme administratif dans lequel seraient formulés ces divers élémens, offert au PEUPLE, c'est-à-dire à TOUS. Après quelques années d'agitations et de détresse comme les deux ans qui se sont écoulés depuis le nouveau règne, et dont

rien n'annonce la fin, supposons-le offert par des hommes dont l'activité, les lumières et le dévouement auraient été constatés par de fréquentes épreuves; n'exciterait-il pas d'autres transports que le programme de juillet?

Et ici il n'y aurait même pas à redouter l'obstacle que peuvent susciter des fonctionnaires tremblant pour leur place, tirillés par le désir de suivre la voix du peuple et par la crainte des destitutions en masse qui jusqu'ici ont accompagné les changemens de régime. Car en vue du *travail* toutes les *opinions* se concilieront pour converger vers le même but. Des hommes à doctrines exclusives ont dû nécessairement proscrire quiconque ne pensait pas comme eux, au risque des plus graves dommages pour la chose publique. Il y a eu destitution en masse en 93 par le comité de salut public; en 95 lors de la réaction; en 1800 par le premier consul; en 1814 et 1815 par la restauration; en 1823 et 1824, par M. de Villèle; en 1830 par la révolution de juillet, parce que tous ces pouvoirs regardaient les gens qu'ils renvoyaient comme des *ennemis* naturels, comme des hommes à doctrines *perverses*. Des hommes religieux qui connaissent ce qu'il y a de généreux, d'utile, de progressif dans chaque parti, agiront tout autrement. Au lieu de *chasser* les fonctionnaires du précédent système comme des *réprouvés*, ils s'efforceront de *tirer parti* de leur expérience et de leur savoir, en les *transformant*, en leur donnant une autre INSPIRATION; et le premier acte du pouvoir de l'avenir sera d'envoyer près des fonctionnaires les plus importans des *missi dominici* qui les moralisent, les éclairent et les excitent.

Il n'y aurait même pas de difficulté grave à redouter du pouvoir central. Et en effet des princes et des gouvernans d'humeur douce, amis de leur tranquillité, tels que sont tous les princes de l'Europe occidentale, le roi Louis-Philippe, George IV, François II et Frédéric-Guillaume, ainsi que les membres des corporations politiques dont ils sont entourés, à la suite de quel-

ques années du déplorable marasme où est plongée la France, qui gagne l'Angleterre, et qui s'étend non moins contagieux que le choléra, trouvant leur zèle pour le bien public frappé d'impuissance, voyant leur bon-vouloir méconnu indignement, s'entendant accuser avec violence par ceux qu'ils auraient été heureux de soulager; ces princes et ces gouvernans, disons-nous, seront disposés à accueillir comme un LIBÉRATEUR celui qui rendra justice à leurs longs efforts, et la leur fera rendre par tous, qui satisfera les vœux d'amélioration populaire si chers à leur cœur, et qui les conviera à un royal repos digne de leur splendeur passée.

En ce moment solennel les propriétaires accepteront avec reconnaissance la sauvegarde de ceux qu'ils ont pu un instant prendre pour les démolisseurs de la propriété. La propriété est essentiellement amie de l'ordre et de la paix; ce sera l'ordre et la paix que nous viendrons consacrer par l'avènement politique de l'industrie; et telle est la tournure actuelle des affaires et la couleur de l'horizon, que de plus en plus le besoin d'ordre et de paix sera imminent pour les propriétaires. Déjà ils appellent un 18 brumaire à demi-voix : le mot circule dans les salons et les châteaux. Bientôt on le demandera à grands cris. Un 18 brumaire sans violence dépassera leurs espérances les plus exagérées et provoquera leurs transports.

Il est certain en effet que le débat politique va changer de terrain. La démocratie s'est agitée jusqu'à ce jour sur le terrain des droits électoraux : le moment est arrivé où elle va s'étendre dans ses excursions jusque sur la propriété. Le radicalisme anglais en est déjà là; le radicalisme français y arrive à pas précipités. Ceux qui proclament le peuple souverain, qui veulent que de lui émane l'investiture de toute distinction publique, sont irrésistiblement conduits à demander qu'il distribue aussi les fortunes. On prétend que c'est à lui de nommer les chefs de la cité; n'en résulte-t-il pas que c'est à lui d'élire les chefs de ses travaux, les directeurs de ses

ateliers? Les rédacteurs de la *Gazette*, malgré toute leur habileté, ne paraissent pas s'apercevoir des orages qu'ils préparent à la propriété avec leurs théories du *suffrage universel*. Nous devons aussi savoir reconnaître que l'émission de nos doctrines aura contribué pour une grande part à soulever les discussions scabreuses dont la propriété va être le texte; car nous devons accepter toute la responsabilité de nos œuvres. Mais il faut qu'on se dise également que les choses insignifiantes sont les seules dont on ne puisse gravement abuser. Il y aura des esprits fougueux qui fausseront nos principes, tout comme il s'en est trouvé qui ont ébranlé la société en outrant les idées de liberté ou de monarchie, et d'autres qui ont fait couler des torrens de sang pour la plus grande gloire de *l'agneau sans tache*. A ceux qui seraient tentés de nous imputer à crime toutes les déclamations anarchiques auxquelles pourront être mêlés les mots d'*oisif* et de *travailleur*, nous répondons d'avance qu'en unissant leurs efforts aux nôtres, ils auraient pu, ils pourraient encore prévenir toute dangereuse interprétation de nos principes d'ASSOCIATION et de *travail*, et conduire sans secousse l'humanité aux jours de bonheur que nous lui promettons.

Or quand les propriétaires, désespérés au milieu du désordre européen, verront apparaître au-dessus de tous un homme en qui seront incarnés un ordre nouveau, une nouvelle hiérarchie, comment l'accueilleront-ils? Si cet homme, se présentant entouré de fils éprouvés, dans une attitude qui exclue toute pensée de force brutale, obtient leur foi entière, et il l'obtiendra, refuseront-ils de lui confier le dépôt d'une fortune menacée de toutes parts? Il n'y aura rien de plus aisé alors que de convertir successivement et du libre assentiment des propriétaires toute la propriété en une dette inscrite à un grand-livre spécial dont les revenus seraient acquittés moyennant le fermage dont le fermier tiendrait compte à l'état en totalité ou en partie. On conçoit ensuite que cette dette inscrite n'aurait point le caractère de perpétuité, et qu'en suivant une série décroissante elle pourrait être annu-

lée à la troisième génération ; ce qui ne lèserait personne ; car qui donc dans ce monde égoïste pense maintenant à sa troisième génération ? Combien de fortunes dans ce siècle de vicissitudes se conservent jusque là ? Qui ne se rassurerait d'ailleurs en voyant le gouvernement se substituer progressivement à la famille pour les soins de l'éducation MORALE et professionnelle selon la vocation, pour la dotation des individus arrivés à l'âge du travail, et pour la retraite après la fonction ?

Alors la transformation de la propriété sera opérée en Europe.

Et cependant ces choses arriveront dans peu d'années ; elles arriveront par NOTRE PÈRE et par nous. C'est pour que Dieu mette en nous sa force, c'est pour nous grandir à la hauteur de notre sainte entreprise, que nous commençons aujourd'hui une retraite de quelques mois. Que ceux qui douteraient de l'avenir qui nous attend transportent tour à tour les potentats de la terre à côté de NOTRE PÈRE, et qu'ils les toisent ; qu'à côté de ses fils, de leurs plans politiques et de leurs travaux industriels, ils mettent la jeunesse des conseillers des rois, avec les conceptions qu'ils choient encore ! qu'ils mesurent la foi des hommes religieux du jour et la fidélité des hommes monarchiques à notre foi, à notre dévouement, et qu'ils s'arrêtent attentifs à méditer sur ce parallèle.

---

### ÉMILE BARRAULT, APOTRE.

Je viens devant tous rendre témoignage du passé et de l'avenir de la religion nouvelle.

Les hommes et les femmes assemblés ont naguère écouté ma parole ; ils ont vécu de ma vie, et ils m'ont aimé à cause de mon

amour pour LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE ET LA PLUS PAUVRE.

C'est pourquoi je parlerai, et tous ceux qui ont vu ma face ou entendu ma voix, diront : *Il parle selon son cœur.*

Voici bientôt sept années accomplies depuis la mort de SAINT-SIMON.

Or SAINT-SIMON mourut, et les hommes auxquels il s'était mêlé pendant soixante ans ne se dirent point les uns aux autres avec étonnement : *Il est mort ! comment est-il mort ?* Il disparut, et il ne laissa point une place vide à laquelle tous les yeux demeurassent attachés ; il fut enseveli, et un immense souvenir ne domina point sa tombe.

Et aujourd'hui le nom de SAINT-SIMON est fameux sur la terre.

C'est que, sept années durant, un HOMME a consacré sa vie à féconder, à ordonner, à propager les idées de SAINT-SIMON.

Cet homme est NOTRE PÈRE.

Saint-Simon conçut une doctrine.

NOTRE PÈRE révèle une RELIGION.

Saint-Simon instruisit des disciples.

NOTRE PÈRE engendre une FAMILLE.

De Saint-Simon Olinde Rodrigues avait appris à croire aux destinées de l'humanité, et il avait enseigné ces destinées à NOTRE PÈRE et à Bazard.

Grâce à NOTRE PÈRE, Olinde Rodrigues et Bazard commencèrent à sentir DIEU !

Saint-Simon ne fit point la CÈNE, et légua son œuvre à un docteur.

NOTRE PÈRE est entouré d'APÔTRES qui communient avec amour en LUI.

Saint-Simon dit : L'individu social, c'est l'homme et la femme.

NOTRE PÈRE pose la loi morale nouvelle, et appelle la FEMME à régner avec LUI.

Saint-Simon fut le *Mattre*.

ENFANTIN est le PÈRE.

Et afin de marquer par un acte magnifique son avènement à ce rang unique de Messie de Dieu et de roi des nations, dans lequel ses fils l'exaltent aujourd'hui, et la terre l'exaltera un jour;

Cet héritage de Saint-Simon qu'il reçut de Rodrigues, aujourd'hui qu'il l'a lui-même agrandi, fécondé et doté de sa révélation, il le *donne* à tous, et tous vont se le partager.

Il le donne, et il prépare, par un progrès nouveau, son intronisation; car le monde voit son Christ, et ne le connaît pas encore; et c'est pourquoi il se retire avec ses apôtres du milieu de vous.

Telle est la vérité.

Non, non! nous crient mille voix diverses; vous voilà tombés — expirans — morts! — Insensés, d'avoir rêvé que le siècle ferait crédit à Dieu! — fanatiques orgueilleux! — théocrates imposteurs! — Le roi des nations a-t-il donc abdiqué? — Quoi! une liquidation de l'association universelle? — Ah! votre morale vous a perdus: sans elle vous triomphez! — Votre politique vous survivra; mais c'est fait de vous. — Le ciel en soit loué! — Si vous nous aviez crus..... — Hélas! — *Nous vous l'avions bien dit!*

Prophètes, qui tant de fois avez prédit notre ruine, soyez contents!

Sages, qui gourmandiez notre audace, glorifiez-vous!

Amis zélés, qui déploriez notre aveugle dévouement, gémissiez!

Railleurs, qui aviez de superbes dérisions pour nos projets ambitieux, insultez!

Comment pourriez-vous dès ce jour nous comprendre tout entiers? Toujours nous avons marché devant vous, bizarres, étranges, incompréhensibles, mystérieux. Chaque fois que vous avez cru nous avoir joints, d'un bond nous nous sommes élançés hors de votre portée, et nous vous avons laissés haletans, mais marchant de loin dans notre route, sourds à nos dernières paroles, mais balbutiant nos premiers discours.

Or il nous gêne aujourd'hui de nous contraindre à tant de lenteur, toujours occupés à vous exciter, à vous gourmander, à vous appeler. C'est aux plus forts d'entre vous à vous servir de guides, à rallier vos rangs épars, et à y faire pénétrer, sur mille tons divers, ce signal de *marche* qu'au nom de NOTRE PÈRE nous avons donné à l'humanité!

C'est donc peu que vous mesuriez, en notre absence, la place que nous occupions au milieu de vous, et que vous la mesuriez avec étonnement;

C'est peu que, voyant se relever les herbes hautes que nous avions courbées, vous demandiez : « Où sont ces hommes qui avaient si fortement marqué leur passage? »

Vous ne ferez plus un pas sans poser le pied dans les traces que nous avons imprimées. Vous n'exhalerez plus votre vie en promesses, en projets, en discours, en chants, en lois; que notre souffle vivifiant ne s'échappe de votre poitrine et ne dirige votre main.

Notre *verbe* est au milieu de vous : vous l'*incarnerez* en vous.

Je vous le dis, NOTRE PÈRE n'agit point comme un père de famille avare et jaloux; il avait semé un champ avec ses enfans et ses serviteurs: l'heure de la moisson venue, voyant se glisser derrière eux des étrangers, il nous a dit : « La récolte est magnifique, et notre abondance fait envie; mais ceux-là sont aussi mes enfans, qui glanent çà et là quelques épis : abandonnons-leur nos gerbes si riches et si mûres, afin qu'ils s'en nourrissent; abandonnons-leur notre charrue, nos instrumens de travail et notre champ même. Le temps n'est pas éloigné où ils déclareront à haute voix que le monde est à nous. » — PÈRE, nous nous fions à Dieu, à vous, à nous-mêmes, et à tous.

Oui, telle est notre foi dans la destinée de l'humanité et dans le triomphe de notre croyance, que nous nous reposons sur d'autres mains du soin de semer parmi les hommes ce que nous avons produit, de jeter nos filets au milieu d'eux, et d'éperonner la foule vers le but que Dieu a marqué.

Il nous est doux de songer, en quittant la scène, que nous lais-

sons à d'autres acteurs l'honneur de continuer avec succès ce drame que nous avons commencé : nous voulons que tous aient une part dans notre œuvre, et nous voulons vous associer tous à la gloire du dénouement sublime que nous seuls accomplirons.

— Et vous que ferez-vous donc ?

— Mesurez à ce que nous avons déjà fait ce que nous pouvons faire.

— Vous vous êtes dépoüillés. Que vous restera-t-il ?

— Nous avons su nous tisser de magnifiques habits ; ne saurons-nous pas nous en tisser de plus magnifiques encore ?

— Et cette couronne dont vous prétendiez ceindre la tête de votre PÈRE, vous la posez à terre !

— La prenne qui pourra la porter ! mais nul n'y touchera ; car nul ne sait ce que c'est que la royauté nouvelle. Vous jouez aujourd'hui à la monarchie et à la souveraineté populaire, dont vous tenez à la main les pâles effigies ; mais ce n'est pas en vain que les rois et les peuples ont communiqué entre eux de leur sang et de leur chair. Un homme se lèvera, qui a un front de *roi* et des entrailles de *peuple*, parce qu'il a le cœur d'un PRÊTRE. Et cet homme est NOTRE PÈRE !

— Que pourra un homme *seul* ?

— A lui de vous enseigner et de vous montrer ce que peut un homme !

— A nous de vous enseigner et de vous montrer si, entouré de ses apôtres, il est *seul* !

— Et d'abord sachez ce que c'est qu'un APÔTRE.

L'apôtre, fidèle à l'orbite souverain du Messie, reflète au loin la lumière de cet astre immense, agrandie de ses propres rayons, et lui-même il est centre. Il sait, dans cette divine hiérarchie, obéir et commander ; et, comme le révélateur dont il est le satellite, il est un monde.

Il touche d'une main aux grands de la terre, et de l'autre aux masses frémissantes ; il est prince, il est peuple.

Il embrasse avec amour les destinées des nations, et prépare les liens qui doivent les unir : mais il sonde les replis cachés des

cœurs, verse un baume sur leurs plaies, et les associe entre eux : il est ministre, il est confesseur.

Il ambitionne la gloire et supporte l'opprobre ; il savoure la richesse et endure la pauvreté ; il aime le plaisir et s'impose le célibat ; il affronte le danger et bénit la paix. Sous un ciel orageux ou serein, il marche, souvent les larmes aux yeux, plus souvent le sourire à la bouche, traversant, sans jamais s'y arrêter, la douleur et la joie ; il est humble et fier, courageux et dévoué.

A le voir immobile, plongé dans ses méditations, et pâlisant sur des textes vieillis qu'il ranime, vous diriez un rêveur. A un signe, il bondit, et s'élance, la tête haute, plus hardi qu'un soldat au cri de la trompette. Silence ! il enseigne, il disserte, il raisonne ; c'est un docteur qui raconte merveilleusement le passé. Soudain son regard s'enflamme et son sein se gonfle ; écoutez, il prophétise. Et voici que la poésie, mettant un rayon de miel sur ses lèvres, le balance sur des ailes brûlantes. Applaudissez maintenant ; orateur, il émeut une assemblée. Ah ! c'est qu'il ne porte pas un vêtement de plomb qui courbe ses épaules et vieillisse avec lui ; il sait, comme un acteur, changer de costumes, selon l'œuvre diverse que réclame sa mission, plier son corps à tous les gestes, son esprit à tous les rôles ; et sa vie infatigable suffit à toutes ces transformations.

A lui le désert, il est moine ! A lui le château, il est gentilhomme ! A lui la cité, il est homme de fête, de plaisir, d'élégance ! A lui le voyage, il est pèlerin ! A lui le danger, il est soldat ! A lui le travail, il est prolétaire. Il aime les hasards de cette vie aventureuse, au jour le jour, assurée, mais ignorante du lendemain : il secoue la poussière de ses habits et la boue de sa chaussure ; il ne veut de serviteur que lui-même ou qu'un fils : il ne prostitue pas le peuple sous la livrée d'un VALET !

Toujours prêt à tout, et se faisant tout à tous, afin d'annoncer la volonté de Dieu et la gloire du révélateur à l'humanité avide d'une bonne nouvelle, il écarte de son visage les cheveux blancs et mouillés de larmes de ses vieux parens, il quitte la main

d'une épouse, et se dégage des bras d'un enfant, dût-il n'être pas accompagné de leurs vœux dans l'accomplissement de son devoir.

Il aime le Messie comme un PÈRE, il le vénère comme un roi, il le sert comme un maître. Il communique en lui avec ses frères, dont la face particulière s'éclaire et domine tour à tour suivant les phases de l'apostolat : il dit avec amour : « Gloire à chacun d'eux ! gloire à tous ensemble ; car tous sont les yeux vigilans, les bras infatigables, les mains hardies, les langues inépuisables du PÈRE. »

Oui, tels nous sommes autour de NOTRE PÈRE, par LUI, en LUI. Répondez ; croyez-vous encore qu'il soit seul ? et ne présentez-vous pas ce qu'il peut avec nous, et ce que nous pouvons par LUI ?

Ne répétez donc pas avec une joie dédaigneuse ou une douloureuse pitié : « Le voilà ce vaisseau qui s'élançait hardiment à la découverte d'un nouveau monde, et prétendait traîner le vieux monde à la remorque ; le voilà aujourd'hui sans cordages, sans mâts, rasé comme un navire hors de combat, presque désert, muet, seul, et s'enfonçant dans un horizon morne et brumeux. »

Je vous le prédis : rappelé par vous-mêmes, un jour il reparaitra déployant aux vents propices ses voiles blanchissantes, parvoisé de toutes les couleurs, retentissant de mille cris de joie et de gloire, volant sur les vagues écumantes, laissant derrière lui un sillon lumineux, étincelant enfin, sous un ciel d'azur, de tous les rayons d'une lumière éblouissante : Tel il reparaitra, car il porte le Messie de Dieu et le roi des nations.

Telle est la vérité.

Et voilà le témoignage que, devant tous, je rends du passé et de l'avenir de la religion nouvelle ;

Moi, dont les hommes et les femmes assemblés ont naguère écouté la voix, vivant de ma vie, et m'aimant à cause de mon amour pour LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE ET LA PLUS PAUVRE.

---

**CHARLES DUVEYRIER, APÔTRE.**

Il y a bien des siècles, un homme, après avoir enseigné une vie nouvelle, se retira dans la solitude. Il sentait qu'il avait dit au monde ce qu'il avait à dire; qu'il devait écouter le monde afin de connaître par quel témoignage il parviendrait à faire pratiquer au monde la vie qu'il lui avait enseignée.

Ce témoignage que le monde appelait c'était un martyre. L'homme-dieu se résigna et il mourut. Mort féconde qui fit surgir du milieu de la foule irritée contre les chrétiens, saint Paul, le grand apôtre inattendu, et convertit l'orgueil du patriciat à l'humilité de l'esclave.

---

Dieu vivant! que les temps sont heureusement changés, et combien depuis cette lamentable aventure de votre fils immolé sur la croix, vous avez adouci le cœur des hommes et modifié toutes choses au gré de votre volonté! Vous avez brisé en morceaux et réduit en poussière le colosse d'autorité impériale devant qui toute vertu bienveillante aux misérables devait se courber, humble et résignée; vous avez rompu cette digue qui barrait le passage; et les peuples d'Europe, comme une mer houleuse après la tourmente, en font flotter maintenant les débris à leur surface. Le navire du nouveau Colomb, qui porte en ses flancs la destinée d'un monde, peut entrer dans la carrière toutes voiles au vent.

L'apôtre aujourd'hui peut porter haut le visage, son front ne doit point se couvrir d'épines et se courber. L'apôtre ne vient point cette fois pour accepter le sacrifice, car le monde est sans force pour l'imposer. L'apôtre ne vient pas pour souffrir la justice du monde, car le monde est sans foi pour le juger. L'apôtre

vient au milieu du monde pour rendre les arrêts de sa propre justice. Les voies par lesquelles communiquent les cœurs des hommes et des peuples ont été déblayées des broussailles et des rocs, et sont, aussi bien que les grandes routes qui unissent les capitales et les provinces, multipliées et élargies. La marche de l'apôtre sera triomphante. Des années de progrès tiennent en un seul jour; et la jeunesse d'un homme sera plus remplie et plus féconde que des siècles chargés du travail des générations.

O mon Dieu! nous vous aimons sans bornes et nous nous dévouons tout entiers à votre service, plus heureux que vos apôtres au temps de Jésus; car, pour mettre la main à l'œuvre finale de la pacification du monde terrestre, et pour sentir votre éternelle providence visible et palpable en tous évènements et en toutes choses qui se meuvent à l'entour de nous, il ne nous a pas fallu deux mille années de troubles et de déchiremens; et du premier bond, nés d'hier, vous avez élevé notre vie de fraîche date à cette même place où nos premiers pères sont, à force de siècles, péniblement parvenus.

O mon Dieu! qu'avions-nous fait pour mériter qu'au début de la carrière vous ouvriessiez nos yeux au spectacle de vos magnifiques résolutions? Quelle œuvre nous a pu valoir le choix que vous avez fait de nos personnes?

Vous avez exprimé de nos cœurs toute haine et toute amertume, et vous y avez versé, comme le miel et le baume, l'amour de votre nouveau Messie; vous avez fortifié l'ardeur bouillonnante de notre jeune âge par cette patience, attribut des vieillards, qui n'avait été jusqu'à ce jour qu'un oreiller de repos. Vous nous avez rendus bienveillans et calmes au milieu d'empires troublés dans leur profondeur jusqu'à la vase, et vous avez rendu nos yeux si pénétrans qu'ils ont pu discerner l'ambre et le corail que cette vase recouvrait.

Nous ne pouvons plus proférer l'éternel anathème. Nous savons qu'en toutes choses et toutes personnes vous vivez, et nous mesurons notre amour pour elles à ce qu'elles nous font voir de votre bonté, de votre sagesse et de votre beauté.

Oh ! quelle joie de sentir dès ce jour le lien qui nous unit même à ceux qui nous délaissent ou nous injurient, de lire de nos yeux dans leurs efforts la part que vous leur avez faite dans l'œuvre universelle, de peser de nos mains les pierres qu'ils apportent, les yeux bandés, pour la construction de votre édifice !

Dieu vit en nous et Dieu vit hors de nous, c'est pourquoi il nous rendit braves et confians au milieu de nos divisions.

Beaucoup sont venus et peu sont restés ; mais aucun n'est parti si subitement qu'il n'emportât une portion du trésor que NOTRE PÈRE amassait, et nul n'est allé si loin que nous ne le sentissions rattaché par un lien invisible au centre où il avait cherché la vie.

N'est-ce pas pour nous un sujet d'action de grâces, ô mon Dieu ! que de nous rappeler avec gloire les noms de ceux qui se sont ainsi dispersés, et d'en compter fièrement le nombre et la valeur !

Au jour où le *Producteur* cessa :

Cerclet, Dubochet, Rouen, Blanqui, Senty, Peisse, Garnier, Halevy, Armand Carrel, Artaud, Decaen.

Depuis le jour où la hiérarchie fut fondée :

Buchez, Alisse, Bouland, Lerminier, Margerin.

Depuis le jour de l'avènement de NOTRE PÈRE :

Bazard, J. Lechevalier, Transon, Leroux, Reynaud, Carnot, Dugied, Cazeaux, Rességuier, Borrel, Charton, Laurent, Rodrigues, Renouvier, Ribes.

Or aujourd'hui tous ces hommes actifs et puissans préparent par mille voies l'établissement de votre règne : philosophes, savans ou poètes, dans les chaires des écoles, les livres ou les journaux, ils enseignent à épeler l'écriture de votre Evangile nouveau ; ils ouvrent les yeux, bien que ce soit pour les détourner de nous ; mais, les yeux ouverts, le monde nous regarde.

Et chaque fois le lien de votre amour fut plus fortement senti entre nous qui continuons de creuser le sillon du Maître, et ceux qui s'en allaient semant au-dehors ce qu'ils avaient glané de sa

parole. Chaque fois la masse des idées communes s'élargissait, et aujourd'hui nous en sommes arrivés à ce point que là où il y aurait eu scission, il n'y en a pas. Chacun reçoit sa place, et tous demeurent unis, apôtres et disciples.

Ainsi vous nous faites toucher du doigt les mystérieux ressorts de votre puissance, et dans ce chaos confus des déterminations humaines, vous frappez nos oreilles de la secrète harmonie de vos pensées.

Et qu'avons-nous donc fait, ô mon Dieu, pour tant de biens? Qui sommes-nous? et que voulez-vous?

Ah! vous nous voulez TOUT ENTIERS à votre œuvre; et ne nous donnant pas dans notre passé la raison de votre bienfaisance, vous voulez que nos yeux se fixent sur les douleurs présentes du monde afin d'y découvrir pour quelle grande entreprise vous nous avez faits ce que nous sommes.

Eh bien! nous entrerons dans la solitude. Nous lèguerons au monde la vaste robe de conciliation que nous avons tressée pour les factions en délire; nous lui livrerons cette robe sans couture de NOTRE PÈRE, qu'il la déchire et s'en partage les lambeaux. Au jour où nous paraîtrons, portant ces lambeaux réunis dans notre étendard de paix, chaque parti verra sa couleur, et l'étendard les ralliera tous.

---

Allons, allons à la retraite sur les pas de NOTRE PÈRE. Que le monde sache que nous le livrons à lui-même et que nous l'observons dans l'attente.

Il nous verra descendre des hauteurs de Paris revêtus de l'uniforme de notre apostolat de paix; offrant des œuvres plus que des paroles, prêchant par l'exemple plus que par le précepte. Il nous verra, les rangs grossis d'hommes d'honneur et de courage; tous unis dans une même volonté, la volonté de NOTRE PÈRE, qui est que la guerre cesse entre les partis et entre les nations; il nous verra marchant en tête du peuple si son sang doit couler,

ou attrayant à notre œuvre par des fêtes les bourgeois paisibles ,  
ou courant à travers l'Autriche vers le soleil d'Orient.

Car tandis que nos corps se feront à la fatigue et aux grâces  
de l'apostolat, les yeux de NOTRE PÈRE seront fixés sur le monde.  
Il sait que toute terre l'appelle.

Et l'Allemagne, comme un serpent coupé en tronçons qui  
s'efforcent en vain de se joindre; et Stamboul et le Caire, deux  
lions furieux qui aux deux bouts de la mer soulèvent les sables et  
se renvoient les éclairs de leurs yeux menaçans; et l'Angleterre  
et l'Italie et l'Espagne; toute terre l'appelle.

Et qu'auprès de lui, ou loin, bien loin, un cri se fasse enten-  
dre; il répondra : « Je viens, me voici! »



Collins



Paris. Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, no 16